

## Croquer Craquer, par Hélène de La Rochefoucauld

Tout avait commencé par un cours de mathématiques: un jeune homme, vingt cinq ans tout au plus, après un soupir de soulagement m'avait soutenu: "Vous êtes à point, mademoiselle". A point pour l'examen. Drôle de compliment. Ne dit-on pas la même chose pour les steaks? A point, au point, du pareil au même. Un pavé de rumsteck à point, c'est un morceau bien cuit, le sang a disparu, on mâchonne ses bouchées plus longuement à l'aide de nos canines. Peut être étais-je une dure à cuire... Ou une dure à saisir... Il me fallait beaucoup de feu... Un peu d'huile pour éviter les accrochages... De l'air pour faire fuir les odeurs nauséabondes... Mais surtout du feu doux, pour cuire de l'intérieur... Et finalement, pour voir si j'étais comestible, il fallait quelqu'un pour me chatouiller le ventre de la pointe de son couteau... Tout cela m'éloigne un peu trop des racines carrées. Qu'importe? J'étais à point. On n'avait pas le droit d'attendre autre chose de moi.

Finalement je n'étais pas mécontente, à la différence de toutes ces femmelettes qui auraient fait les mijaurées et feint se sentir piquées par cette remarque inappropriée... Je n'étais pas de celles qui collent trois claques aux hommes qui ont le toupet de les siffler dans la rue. J'étais plutôt de celles qui les encouragent, en gloussant comme une poule pour faire objet de décoration loquace. Finir hachée menu? Je ne disais pas non...

Après tout, un steak, c'est un plat principal. Et moi qui ai toujours rêvé de rassasier mon homme. Un steak, cela vous tient au corps, cela vous réchauffe le ventre. Et puis si le goût est passé, on met un peu de sel pour repartir de plus belle. On pimente quand on sent que tout part à la dérive. Le poivre, meilleur allié des coeurs! Le risque est de finir en grillade. Il y a de ces amours dont on ressort en cendres. Et moi, mes petites fesses fermes, dorées, goûteuses, on n'aurait pas supporté de finir cramoisies.

Car dans "l'à point", il y a un petit arrière goût de perfection. Une perfection impérissable, inattaquable. Comme cela me correspond bien! Quand je suis à quelqu'un jamais je ne le suis qu'à moitié. Je dure. Un feu qui ne s'éteint pas. Et pourtant, moi, à point, je cherche pour me tenir le bras quelqu'un... de saignant. Le goût des contraires me direz-vous. Peut-être.

J'ai toujours été fascinée par les taureaux. Oui? Oui. J'aime leur façon de vous regarder, bouillonnants. Un peu cliché, le taureau ensanglanté qui captive son homme. Qu'importe? Je suis à point. J'aime imaginer ce qu'ils ont dans le ventre... Des cascades de sang, des boyaux luisants, des intestins bizarroïdes qui font et refont des loopings à l'endroit, à l'envers. L'herbe broyée par la gueule d'un taureau, c'est quelque chose. Et puis c'est pas facile à vivre un taureau. Et moi je crève d'une vie rocambolesque, abracadabrante, à des années lumière de la routine: 8h oeuf à la coque – bureau – déjeuner au bistrot – bureau – petit bisous de retour sur le front de mon homme – et le pieux, quelle monstre de médiocrité humaine! Je veux des verres qui se brisent, des hommes chassés à coups d'aspirateur, retrouver un bas résille sous mon lit et hurler de jalousie,

en madone transpercée de douleur -je l'ai toujours su- ma mère m'avait dit- j'aurais jamais dû-: je veux vivre en sixième vitesse. Croquer, craquer, c'est moi. Devise d'une fille à point.

A choisir, je n'ai jamais voulu d'un petit caniche effarouché, gnangnan, qui vous court entre les pattes, systématiquement content de vous, d'accord avec vous, insupportablement conciliant. Je ne veux pas que ma main lui serve d'os à sucer. Le toutou aux bigoudis qui est là à vous zyeuter l'œil humide, langue pendante, non merci. Mais un taureau qui lance des éclairs sur ma petite vie, quelle perspective de longs délices! Batifoler devient alors plus qu'un simple jeu d'édredons, tout prend l'âcre goût du sang, et le sang m'a fasciné toujours. C'est mon côté mâle qui stupéfie mes amies femelles... C'est autre chose que le goût du risque. C'est juste vouloir boire à la flûte de la vie, qui trop souvent vous verse sa sauce dans des gobelets en plastique. Et moi je pensais que je pourrais faire craquer l'allumette de mes seize ans sur le dos d'un vaste taureau, numéroté à l'oreille droite.

C'est sale, dites-vous. Mais je ne vous pose pas de question. Si les gens pouvaient seulement donner leur opinion quand on la leur demande, comme la vie serait caressante! Comme ils en sortiraient grandis à nos yeux! Laissez-moi donc fermer les yeux, me projeter dans ma prairie... Tout le monde a son jardin secret, moi j'ai mon pré, habité de braves bêtes. C'est mon frisson. N'arrive-t-il pas à point nommé?

Se frotter le dos contre le flanc d'un noir taureau, caressée des astres nocturnes, ses regards bouillants d'acier, prêts à emposter... Fuguer à califourchon au dos d'un taureau et trouver cela bon. Surprendre les oeillades du taureau, qui à trop vous voir, n'en voit plus sa vache, et voir dans ses yeux troubles mille pâquerettes qu'il semble vous jeter à corps perdu. Etre tout à lui, ne pas avoir le choix. Eperdue, fatalement faible couchée dans l'herbe, aussi frêle que les mille brins d'herbe qui m'entourent, et aimer cette succulente fatalité.

Et il se trouve que je crois avoir trouvé mon équivalent homme du taureau. Pour sûr que si je me l'approprie, je serai pas une vache à lait... Une vache à viande, oh comme c'est préférable! Un homme, croisé au hasard d'un métro. Large, épais, pas franchement beau. Plutôt le genre de type dont on a un peu pitié quand il vous sourit. Mais j'ai hérité d'un goût précoce pour la laideur malsaine. Cet homme était entièrement absorbé par sa lecture, complètement pris. Un homme complètement pris par son activité, un homme dont les yeux luisent des étoiles de la passion ne peut pas être inintéressant. Que lisait-il? *Les trois essais sur la théorie sexuelle* par le grand Freud...

Un homme qui semblait dire à Sigmund, moi j'vais ten coller des pulsions, vas-y-pas-t-y voir quand mon ça et mon surmoi et mon sousmoi et mon émoi se mettent tout rouges, protège ton arrière-train bonhomme je m'en vais te le botter et j'dirai ton inconscient a piqué une crise. Pas content du tout le mec. Et il me plaisait bien. Il me suffisait de fermer les yeux. De le voir, l'avoir, tout à moi, à gigoter en saucisson géant mon asticot. Il me suffisait de fermer les yeux pour trotter avec lui dans mon paradis. Ce don faisait de moi une femme comblée. Encore

désirante, oui, et donc toujours comblée.

Qu'était-ce cette fois? Une chambre tapissées de toile rouge. Des roses noires baignant dans un fond d'eau, plus d'épines que de noir. Une odeur chaude et sucrée de frangipane vaporeuse alliée au parfum animal des poils humides et tièdes. Il y avait un parquet, moi l'eau à la bouche, et un tapis en peau de bête. Une belle peau de buffle crucifié sous nos pieds. La bête farouche apprivoisée, les sauvages domptés, voilà un programme qui sonnait dans l'air comme une musique de chambre. Sur une bête morte, il fallait faire naître quelque chose. O l'impérieuse et désirable nécessité! Vengeons la bête, qui n'a pas mérité de finir en paillason de luxe!

Moi j'étais toute de soie vêtue. Il coulait dans ma gorge suave un doux sirop de violette, fabuleux concentré de velours en liqueur. Une robe de nuit rose pâle, l'épaule nue, une robe de chambre d'un même rose velouté. Je crois que je l'avais fait entrer dans mon décor, l'homme-taureau du métro. Je voulais tant, toujours un peu, qu'il tatoue sa rage sur mon sein, bel et bien, tout bonnement. Je n'étais rien d'autre qu'une femme en pâte de sang dans l'attente d'être pétrie du premier venu embrasé par la rage. Une femme à la lèvre groseille, mordue jusqu'à y faire perler une gouttelette de sang violet, toutes ses chairs à vif, éveillées pour toujours à la nudité langoureuse. Lui, c'était plus un corps qu'un visage, ou du visage il n'avait que les yeux bouillonnants de rage freudienne, fenêtres ouvertes sur un feu de braises.

Pas beaucoup de vêtements, mais un homme sauvage vit sans cela, et il s'en porte bien. Dans le terrier de son ventre, il préserve une flamme que la glace n'éteint pas. Je faisais d'une peau de buffle et de taureau mon vaste bonheur. Les yeux fermés dans le métro, bercée du train-train de la douce cadence, mes cils gigotaient en me chatouillant les pommettes. Pommettes couleur carmin. Il me semble qu'il y avait un chat noir ou seulement son ombre ronronnante, un chat aux couleurs foncées de la nuit et aux pupilles électriques. Dans ses pupilles dilatées, embrumées d'un mystère nocturne, on voyait percer les yeux de l'homme-taureau où luisait du rouge.

Ce devait être moi ou le pavé rouge de mon coeur qui fit ensanglanter les yeux globuleux de la bête. Le taureau et le rouge, voilà chose effroyable. Il se rua sur moi, cherchant au plus loin les profondeurs de mon coeur comme la plus belle cible du mâle en éveil. Tout se fit en urgence.

L'homme-taureau m'aima furieusement. Jamais je n'ai cherché la sortie. Bienheureuse secousse. Merveilleux ghetto de mes pensées, où rien n'est impossible. Puis je fronçais légèrement des sourcils. Il y avait un peu de sang sauvage sur les draps en soie. D'où venait-il? Je l'ignore. Était-ce lui ou moi? Quelle veine avait percé? Je crois que j'aspirais toujours à partager la fougue irrépressible d'une bête aussi puissante que le taureau, aussi peut-être avais-je de mes dents crevé les veines bleuâtres de mon héros, pour mêler avec lui ce sans quoi toute vie expire. Divine meurtrissure, délicate chair salée avalée crue. Ce sang chaud et coulant, c'était la voie la plus rapide de lui à moi. Pauvre jouissance des êtres infiniment seuls, qui veulent voir abonder dans leur sang les signes d'un amour pur de la moindre poussière.

Je m'offrais comme un cornet d'amour, comme une mère italienne ouvrant ses bras plus vastes que les mers, pensant qu'importe ma dignité, l'existence s'achève bien entre les mains des infirmières, le corps tout encrouté de maladies suceuses de vie, alors tant que le souffle n'est pas maladif, régalons les mains jeunes et fringantes qui cherchent à saisir, non pas pour panser, mais pour enjoliver, pour qu'une nuit, ou seulement une minute, le corps exulte au nom de l'esprit ivre de grandeur. Etait-ce bien de l'amour? Non, je le savais que trop. Ne souillons pas ce qui modèle les rêves sublimes des petites filles par une vulgaire histoire de sangs mêlés.

Peut-être aurais-je dû à nouveau soupirer maintes fois. Je m'étais réfugiée dans le sanctuaire stérile du fantasme. Oh! Je ne faisais rien à contre-cœur. Mes rêves jaillissaient de mon imaginaire, qui aimait faire habiter dans ses dômes floutés et embrumés quelque mâle un peu perdu, cherchant un cœur à adopter et à presser au grand jamais sur son âme ardente.

Il n'est rien né de la peau de buffle. La route est longue, pour qui sait voler aux ailes foudroyantes d'un rêve gonflé de désir, si chagriné de délices, sali quand on le nomme fantasme.

Sans ouvrir les yeux, j'imaginai trop bien tout ce que je fuyais dans le royaume de glace des rêves. Une station de métro, un adolescent qui met toute sa passion dans la mastication d'un chewing-gum usé depuis deux heures, arborant ses fesses rebondies prenant l'air hors du pantalon pour le bonheur de tous... Comme il était préférable de fermer les yeux! Il y avait aussi l'amour d'un quai de métro, un vieil homme dégoulinant de gras baisant bruyamment sa laide au cou, dans des baisers mouillés de limaces, la moustache encore truffée des miettes graisseuses d'un vieux croissant. Et puis un garçonnet, fier comme un paon, rose comme un porcelet, court sur pattes, lisant des magazines suspicieux avec un sourire libidineux. Mesquine existence des gens creux, où le sang coule apaisé, sans rien qui gratte ni tourbillonne dans les méandres d'un cœur follement fou.

J'ai rouvert les yeux. L'homme freudien avait de l'écume au bord des lèvres. Moi trop de salive au fond de la bouche. J'étais à ma station. J'avais fini de croquer mes désirs sillonnants. Bon vent monsieur, visiteur inconnu des lits à baldaquin de mon imaginaire. A point, au point, je sortis.